

PAS DANS MON ASSIETTE

Plongée dans la «végéphobie» à la française

Un an après la *Veggie Pride* internationale organisée à Genève devant le siège de l'ONU, les végétariens et végétaliens semblent de mieux en mieux intégrés dans la société suisse. Un exemple que devrait suivre la France selon Ophélie Gimbert, journaliste française végétarienne qui conduit depuis deux ans un travail documentaire sur la «végéphobie».

TEXTE OPHÉLIE GIMBERT COLLABORATION CLAIRE JEANTET PHOTOS FABRICE CATÉRINI INEDIZ



L'animal est couché sur une table de fortune, se tend, se débat, hurle et finit par perdre connaissance. L'électrocuté d'une vache, par l'anus... J'ai vu ces images à l'âge de 8 ans. La souffrance animale lors de l'abattage. Mes parents avaient, à cette époque, décidé de nous élever, ma sœur et moi, avec le credo «je peux vivre sans prendre de vies». Ce nouveau régime faisait de nous les originaux de la famille, pas toujours pris au sérieux dans leur milieu rural. Les repas chez ma grand-mère en étaient d'autant plus animés. Je me souviens de mon oncle se moquant de mon père en lui disant qu'il mangeait comme ses lapins.

J'ai mis du temps à assumer cette prise de position dans la société, au milieu de personnes qui, soit oubliant tout le temps votre mode de vie «particulier», le considérant au fond d'eux-mêmes comme infondé, soit pensent savoir exactement ce que vous mangez; «les végétariens mangent du poisson». Choisir de ne pas consommer de chair animale peut sembler

anodin mais en France, ce régime est souvent remis en cause, considéré comme un effet de mode, une lubie passagère moins valable que ne le serait un choix religieux.

Les végétariens et végétaliens font l'objet de moqueries, et doivent constamment justifier leur choix, réaffirmer le sérieux de leur engagement. Pour la plupart des Français, se soucier de la souffrance animale est ridicule. J'ai souvent entendu que les animaux étaient là pour être tués, que c'était le mécanisme de la chaîne alimentaire... Adolescente, il m'arrivait de manger de la viande par politesse quand j'étais invitée chez des amis, ne sachant comment expliquer ce choix que mes parents avaient fait pour moi, ne souhaitant qu'une chose, me fondre dans la masse. Mes amis m'accusaient alors d'être une «fausse végétarienne», de celles qui veulent se rendre intéressantes et se régaler de burgers en cachette, je ne savais pas quoi leur répondre.

À peine 3% des Français ont choisi de ne pas consommer de viande ni de poisson.

Cette minorité à laquelle j'appartiens doit sans cesse se justifier car elle a fait un choix à l'opposé des valeurs traditionnelles françaises. Parler de mon histoire personnelle dans ce travail documentaire est une décision qui s'est imposée. Craignant ces «moqueries», de possibles conséquences sur leur vie familiale ou professionnelle, des végétariens refusant d'en parler devant ma caméra.

ENVIE ET ÉDUCATION

J'avais une quinzaine d'années lorsque mes parents ont décidé de revenir à un régime omnivore, comprenant viande et poisson. La première raison de ce choix était l'envie, mais ils m'ont aussi avoué récemment qu'ils ne supportaient plus les remarques de leur entourage remettant en question l'éducation qu'ils inculquaient à leurs filles. Du jour au lendemain, mon père a acheté à nouveau du saucisson, ma mère cuisinait du poulet. À l'époque, je ne comprenais pas ce retournement de situation.

Un nouveau combat s'imposait alors à moi, en solitaire cette fois puisque même l'appui de mes parents avait disparu. Je me retrouvais l'originale, seule. Là encore par politesse je mangeais parfois de la viande sous mon propre toit, jadis terre d'accueil pour animaux en détresse. Ma sœur aussi était retournée à un régime «normal», et si je mangeais de la viande sans broncher, mon intérieur hurlait. J'étais perdue.

À mon arrivée en Australie, en 2008, j'ai immédiatement ressenti une différence: des snacks végétariens, des menus végétariens dans pratiquement chaque restaurant, un rayon végétalien dans les supermarchés... Je n'étais donc ni seule ni étrange; il était possible de vivre de cette façon. A travers mon regard de journaliste française, je suis partie à la rencontre des végétariens de Brisbane. Des lycéens qui prenaient part à une coopérative interne à leur lycée, un Azerbaïdjanais propriétaire d'un restaurant, des militants pour les droits des animaux... Tout à coup, je découvrais que loin des stéréotypes véhiculés en France, les «végés» sont un groupe hétérogène, constitué d'individus aux pratiques et aux motivations bien distinctes.

D'abord, il y a les végétariens, qui ne consomment pas de chair animale — ni viande ni poisson —, et les végétaliens, qui ne consomment pas non plus les ingrédients produits par les animaux comme le lait ou encore le miel. Ensuite, les raisons de leur choix peuvent être très différentes: certains se soucient de leur santé, d'autres de l'environnement ou encore ne cautionnent pas la souffrance animale engendrée par l'élevage intensif. Pour d'autres enfin, ce choix est davantage guidé par leur histoire, leur éducation, leurs rencontres.

Lorsque je suis rentrée en France, j'avais pris confiance et décidais d'assumer mon choix en toute circonstance, sans pour autant devenir militante. Quitte à devoir me répéter à chaque repas partagé, je cherchais une troisième voie, entre les discours victimisants de certains et l'ignorance des autres. En 2012, je décidais de réaliser un documentaire sur mon expérience et d'interroger cette «végéphobie à la française» dont j'avais souffert sans en saisir les enjeux.

Victime privilégiée des moqueries auxquelles sont confrontés les végétariens, j'ai ra-

pidement appris qu'au-delà de ces maux plus ou moins graves, certains végétariens souffrent en France de discriminations beaucoup plus sensibles. Obstacle le plus évident aux pratiques végétariennes outre-Jura, le manque d'offre est flagrant dans les supermarchés et restaurants.

À Lyon, à peine cinq établissements proposent un menu exclusivement végétarien, parmi lesquels «Toutes les Couleurs» ouvert depuis huit ans sur les pentes de la Croix-Rousse et «Yaafa», le seul fast-food végétarien et végétalien de la ville, ouvert il y a un an et demi. En prison, à l'hôpital, dans les écoles publiques, il est impossible d'avoir des repas végétariens. Idem dans les cantines des administrations publiques. Si l'on est végétarien, on pousse la viande sur le côté de l'assiette et on mange l'accompagnement!

À Lyon, des jeunes essaient pourtant de faire bouger les lignes. Amélie Ventura, 17 ans, est la plus jeune membre de l'association Sentience, créée par sa sœur, Elodie. Basé à Lyon, ce groupe d'une vingtaine d'étudiants s'est formé l'an dernier pour sensibiliser les jeunes à la souffrance animale et à l'alimentation végétarienne. Petite victoire au printemps dernier, après négociations avec la directrice du CROUS de Lyon, un menu végétarien a été proposé sur le campus de la Manufacture des tabacs lors de la «journée sans viande». Au menu: des bâtonnets de carottes persillées, une tarte aux poireaux, une tarte aux fromages, des tortellinis à la ricotta et aux épinards, un risotto, et une tarte aux framboises. Une première initiative qui a permis à 400 étudiants de manger un menu végétarien.

PRÉSERVER SA VIE SOCIALE

Amélie, elle, a adoptée ce mode de vie depuis déjà trois ans, en voyant sa sœur franchir le pas. «Au début, je ne comprenais pas ce choix», avoue-t-elle, «puis je me suis renseignée sur les mauvais traitements des animaux d'élevage et ça a été décisif». Elle se dit en transition vers le végétalisme mais doucement, pour préserver sa vie sociale: «Quand tu es végétarien ce n'est déjà pas simple de sortir mais quand tu es végétalien, c'est pire. Chez moi je suis végétalienne mais quand je sors je suis végétarienne.»

L'un des sujets sensibles pour les familles végétariennes en France reste la question des cantines scolaires sans alternatives végétariennes. Un arrêté mis en application depuis le 3 octobre 2011 impose en effet un plat protidique en plat principal, à base de viandes, poissons, œufs, abats ou fromages. Exit les protéines végétales. En travaillant sur ce projet, j'ai rencontré, en région parisienne, la maman, est placée en garde à vue et interrogée sur son régime alimentaire. Joachim est retiré à ses parents pour être placé en pouponnière à Avignon. Le père ne sera interrogé que plusieurs semaines plus tard.

Très vite, le végétalisme de la mère de Joachim est pointé du doigt et assimilé à un mauvais traitement. L'enfant passera six mois en placement dans la pouponnière avant d'être confié à nouveau à ses parents. Motif officiel à ce placement: «Sous-nutrition». Aujourd'hui, la famille est certes réunie mais les services sociaux leur rendent encore visite trois fois par semaine.

Groupe hétérogène, les végétariens les plus démunis sont souvent les plus isolés. Comme mes parents, ils peuvent aller jusqu'à renoncer à ce mode de vie sans cesse remis en cause.

l'Est de la France. Dans les conclusions d'une audience tenue en septembre 2013, et que j'ai consultées, il est noté: «Il apparaît une mise en danger physique ou psychologique de l'enfant justifiant l'exercice unilatéral de l'autorité parentale de la mère en raison de ses convictions», puis, que le père «se montrerait engagé dans des associations militantes écologiques et végétaliennes et que ce point de vue ne saurait être imposé à l'éducation de l'enfant». Aujourd'hui, ce père végétalien n'a le droit de voir son fils que quatre heures, deux fois par mois.

Même constat dans l'affaire Joachim, un fait divers qui s'est déroulé dans le Sud de la France et a suscité beaucoup d'émotion chez

D'où la question de la représentativité des végétariens, garante aussi de leur perception. Assez tôt dans mon enquête, je suis allé à la rencontre des militants végétariens de tous bords dont les organisateurs de la *Veggie Pride*. Après neuf éditions françaises, ils organisaient en 2013 la première version *Veggie Pride* internationale, à Genève.

Modeste mais symbolique, le rassemblement comptait environ 1000 personnes: des associatifs, des particuliers, des Suisses, des Français, des Anglais et même des Israéliens. Après mon expérience en Australie, je découvrais que les végétariens étaient aussi bien acceptés dans d'autres pays... À commencer par

cantines scolaires seraient également actuellement à l'étude à Bâle et Berne.

En Suisse, les restaurants Mac Donalds proposent la *Vegi Mac*, un sandwich végétalien avec un steak à base de carottes, petits pois, paprika, oignons, haricots, pomme de terre et riz. Un hamburger absent des établissements français... Pourquoi? Le siège de Mac Donalds en France répond que l'étude de marché en France prouve que leurs clients n'attendent pas ce genre d'offre... Idem chez Starbucks qui, en Suisse, propose déjà de nombreux produits végétariens et vient d'annoncer que des options végétaliennes seront bientôt disponibles dans toutes les succursales du pays.



les végétariens français. En avril 2013, Céline, végétalienne et Julien, omnivore, emmènent leur fils de cinq mois chez une homéopathe car l'enfant a alors du mal à prendre du poids. Quelques jours plus tard, seule Céline, la maman, est placée en garde à vue et interrogée sur son régime alimentaire. Joachim est retiré à ses parents pour être placé en pouponnière à Avignon. Le père ne sera interrogé que plusieurs semaines plus tard.

Très vite, le végétalisme de la mère de Joachim est pointé du doigt et assimilé à un mauvais traitement. L'enfant passera six mois en placement dans la pouponnière avant d'être confié à nouveau à ses parents. Motif officiel à ce placement: «Sous-nutrition». Aujourd'hui, la famille est certes réunie mais les services sociaux leur rendent encore visite trois fois par semaine.

Groupe hétérogène, les végétariens les plus démunis sont souvent les plus isolés. Comme mes parents, ils peuvent aller jusqu'à renoncer à ce mode de vie sans cesse remis en cause.

la Suisse, qui compterait 9% de végétariens, soit le plus fort pourcentage de la zone Europe, d'après l'Union végétarienne européenne, basée à Winterthur.

Depuis deux ans, l'offre végétarienne n'aurait cessée de s'y étoffer. Selon Luisa Imperato, de l'association «Veggie Romandio», des épiceries, des boutiques de plats à emporter et des restaurants végétariens ont ouvert un peu partout en Suisse, que ce soit à Genève, Bâle, Sion ou Lugano. Pour elle, les grandes enseignes voient un réel marché dans lequel investir: Coop, Migros, Lidl, Aldi ont lancé leur gamme de produits estampillés «vegan».

Pour Jérôme Dumarty, de l'association suisse «Pour l'Égalité Animale», la Suisse alémanique est le moteur de ces bonnes pratiques, où l'intégration des végétariens y est encore meilleure que du côté romand. Il note ainsi que la chaîne alémanique de restaurants végétariens et Vegan Tibits projettent d'ouvrir une succursale à Genève ou Lausanne et que deux projets de menus végétaliens dans les

LÉGENDE DES PHOTOS:

1. JOURNALISTE ET VÉGÉTARIENNE, OPHÉLIE GIMBERT TRAVAILLE DEPUIS DEUX ANS SUR LA VÉGÉPHOBIE EN FRANCE. © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 10 SEPTEMBRE 2014
2. AU CENTRE-VILLE DE LYON, «YOU ARE A FALAFEL DEALER», YAFA, EST L'UN DES RARES FAST-FOODS VÉGÉTARIENS DE LA VILLE. © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 10 SEPTEMBRE 2014
3. DANS SON RESTAURANT VÉGÉTARIEN, AGNÈS PLOTENY CUISINE UN CURRY VÉGÉTAL: CONCOMBRE, TOMATES, MILLET AU LAIT DE COCO ET POUSSES DE LENTILLES. ELLE A OUVERT SON ÉTABLISSEMENT IL Y A HUIT ANS. © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 10 SEPTEMBRE 2014
4. VÉGÉTALIEN DEPUIS PLUS DE 20 ANS, LE LYONNAIS DAVID OLIVIER A CRÉÉ LA VEGGIE PRIDE EN 2001. © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 10 SEPTEMBRE 2014
5. UNE MILITANTE DE LA L214 PROTESTE CONTRE LA MALTRAITANCE ANIMALE LORS DES BOUCSE D'OR, UN PRESTIGIEUX CONCOURS GASTRONOMIQUE ORGANISÉ DANS LE CADRE DU SIRHA (SALON INTERNATIONAL DE LA RESTAURATION, DE L'HÔTELLERIE ET DE L'ALIMENTATION). © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 26 JANVIER 2011
6. VÉGÉTARIENNE DEPUIS 3 ANS, AMÉLIE, 17 ANS, A PROPOSÉ UN MENU VÉGÉTARIEN DANS SON LYCÉE EN MARS DERNIER, LORS DE LA JOURNÉE SANS VIANDE. © FABRICE CATÉRINI — INEDIZ / LYON / 12 SEPTEMBRE 2014

